

## Histoire Politico-Économique de la Haute-Sangha

Elisabeth Copet-Rougier

Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France

### RÉSUMÉ

Constituant la frontière entre le Cameroun, le Congo et la République Centrafricaine dans cette zone trinationale, la Sangha constitue, aussi, une région qui a sa propre histoire. Les aspects politiques et économiques de cette histoire peuvent être essentiels pour la compréhension des systèmes sociaux de nos jours, dans le cadre de la gestion des écosystèmes de la Sangha, où plusieurs réseaux économiques, Occidentaux et Africains, fonctionnent ensemble depuis déjà plus de cent ans. Ce papier considère l'extrême nord de la Sangha, une zone qui a subi les influences les plus directes des États Fulbé de l'Adamawa pendant la fin des années 1800. Depuis longtemps très peuplée, la région devait déjà son caractère multi-ethnique, grâce aux multiples migrations qu'elle a attirées. Les rapports politiques étaient construits par le biais d'alliances et d'échange inter-familiaux selon une gamme allant du «neveu» (inférieur), femme (alliée), ou soeurs (égaux). Ces liens matrimoniaux et familiaux entre groupes permettaient l'échange des biens et des gens à travers des réseaux économiques malgré l'état d'hostilité qui régnait, particulièrement après l'arrivée des Peul (Fulbé) dans la région. La colonisation par l'Europe a donc commencé dans une zone qui avait déjà été transformée d'une économie politique basée sur les échanges entre clans, définis entre et le long des bassins fluviaux, en système incorporé par un contexte plus régionale à travers l'intervention des royaumes Fulbé.

Cette communication porte sur l'histoire de la Haute-Sangha, située dans le triangle formé par l'embranchement des deux rivières Kadéï et Mambéré qui forment la Sangha à leur confluence. La connaissance qu'on peut en avoir ne remonte pas au-delà du siècle dernier mais elle est utile lorsqu'on la compare à la situation contemporaine. La Haute-Sangha fut de longues années un pays densément peuplé, souvent troublé, lieu d'attractions diverses et de migrations en tous les sens qui lui confèrent depuis longtemps son caractère pluri-ethnique (voir Figure 1). Pendant toute la dernière moitié du XIX siècle, elle constitua avec ses environs occidentaux une sorte de système régional à part sous l'influence des États Fulbé de l'Adamawa. Cette caractéristique eut pour effet de couper du sud, la Moyenne-Sangha, à la fois dans les intérêts politiques et économiques. Ce n'est qu'avec l'arrivée des colonisateurs au tournant du siècle que la Haute et la Moyenne-Sangha établirent des relations permanentes. Toutefois, l'histoire politico-économique de la Haute-Sangha offre, par comparaison, une certaine compréhension de la Moyenne-Sangha ce qui permet d'avoir une vue plus globale de l'ensemble régional qui fait l'objet de ce colloque.

NOTE DE L'ÉDITEUR: Le terme «Peul» ou «Peuhl» fait référence à une partie particulière de l'ensemble des peuples Fulbé—ces deux termes ne sont pas synonymes mais leur signification est proche. Nous respectons ici l'usage originel fait par l'auteur.

### L'EXPANSION DES SYSTÈMES AFRICAINS ET EUROPÉENS

La Haute-Sangha fut tardivement atteinte par l'entreprise coloniale. Si l'arrivée des Européens fut tardive, l'exploitation des ressources fut très tôt mise en application. Les Français Gaillard et Fourneau y pénétrèrent en 1891 avant que Brazza ne remonte au

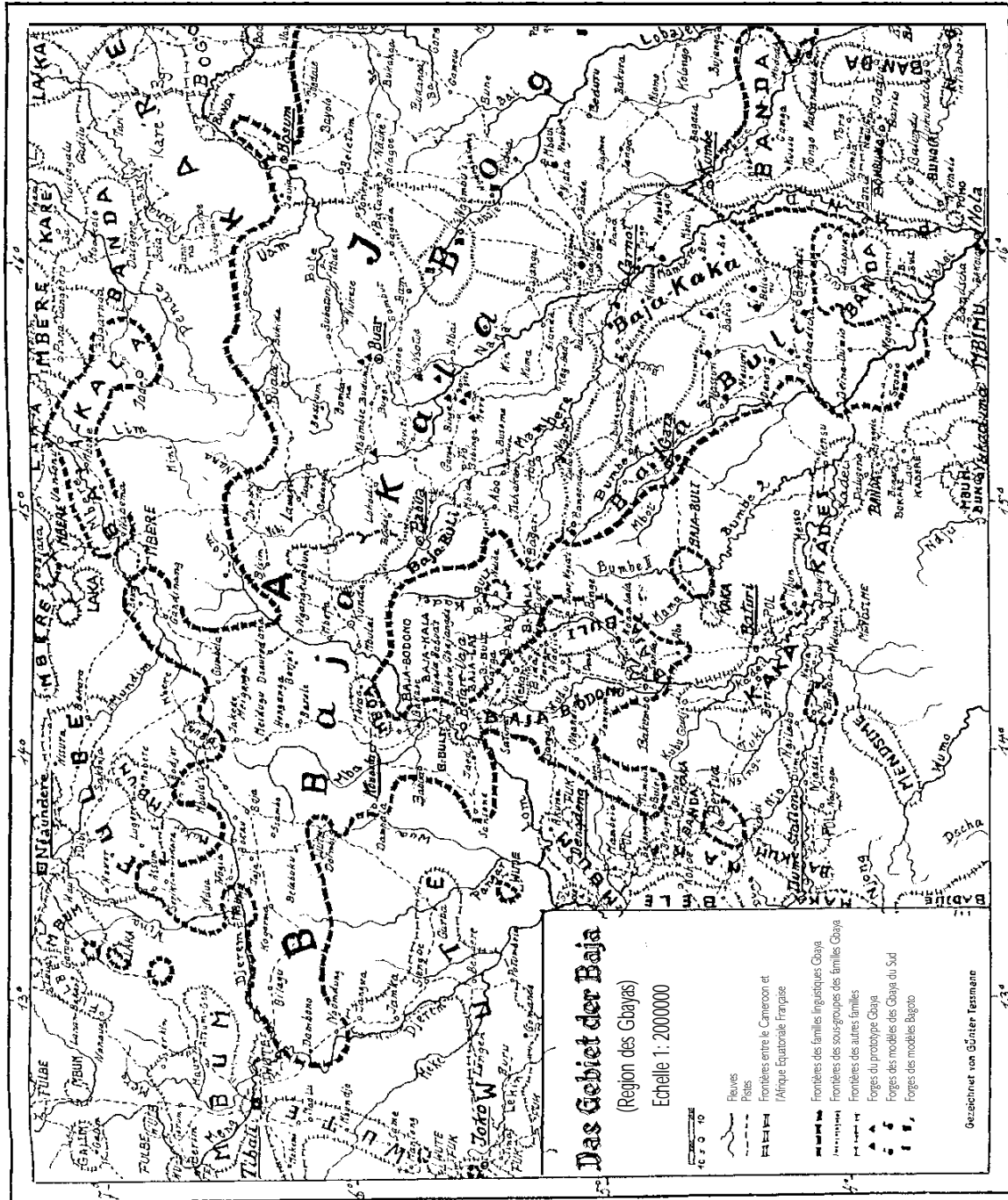


Figure 1 | Morceau d'une carte coloniale représentant les groupes ethnique de la Région Sangha (Tessmann 1934).

nord jusqu'à Koundé entre les années 1892 et 1894 et occupe la région de façon permanente. De leur côté, les Allemands n'atteignirent Ouesso qu'en 1898 (von Carnapp-Quernheim, Plehn et von Stein) d'où ils remontèrent vers le nord par l'est (Yokadouma) et par l'ouest jusqu'à Bertoua à travers le pays Djem, Djimou, Badjoué et Maka.

A la suite de Gaillard et Fourneau, Brazza<sup>1</sup> commença l'occupation permanente de la Haute-Sangha en 1892 et ouvrit la route au nord. Le 4 janvier 1892, il était à Bania chez le chef Djoumbé, qui commandait aux populations de Pandé, ennemies de leurs voisins Gbaya et Yangéré. Il rentra en contact avec les Gbaya Boli du chef Djambala dont le territoire joignait celui de Bafio, responsable de l'attaque de Fourneau l'année précédente. Près de Djambala, il fondera plus tard le poste de Berberati mais c'est vers Gaza et Koundé qu'il tournait ses regards, avant-postes dépendants du lamidot de Ngaoundéré. Cherchant à assurer l'expansion au nord qui représentait la route vers le Tchad et à étoffer la présence française dans la région Bania-Gaza-Ngaoundéré, il envoya Gentil, Ponel et Clozel poursuivre l'exploration vers le nord.

Mais la colonisation Européenne ne fut pas le premier bouleversement qu'a connu cette région. Elle a toujours été un point de rencontre pour de peuples différents (notamment Bantoues et Oubangiens). Dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, trois facteurs ont même provoqué une surpopulation de la région: la migration seculaire vers de nouveaux territoires; la fuite des razzias Fulbés, un peu plus au nord; et l'attraction économique des terres fertiles, de l'abondance du fer et de la commerce florissante. L'avènement de l'État Peul de Ngaoundéré dans les années 1840 amena ses razzia aux confins de la région et contribua à accroître les conflits et les guerres entre les groupes tribaux, les uns s'y réfugièrent en se heurtant aux populations, les autres se livrèrent à la poursuite d'esclaves et de butin pour le compte des Fulbé. Enfin, le courant migratoire contrarié des Banda Yangéré perturba encore plus la zone.

## POPULATIONS DE LA HAUTE-SANGHA

A la fin du siècle dernier, la Haute-Sangha et ses bordures se présentaient sous la forme d'une mosaïque de populations différentes sans qu'une quelconque unité ethnique ne les liât ensemble: se trouvaient là des groupes appelés Pandé, Bokaré, Ngombé, Ngoundi, Mpiému, Gbaya, Kako, Yangéré, Mvong-Mvong, Kunabembé, les uns parlant des langues bantoues, les autres des langues oubangiennes. La surpopulation de cette région dura jusqu'au début du siècle (voir Figure 1). Sa forme en entonnoir a pu drainer nombre de migrations venant des régions situées plus au nord tandis que pour

*La Haute-Sangha fut tardivement atteinte par l'entreprise coloniale. Les Français Gaillard et Fourneau y pénétrèrent en 1891 avant que Brazza ne remonte au nord jusqu'à Koundé entre les années 1892 et 1894 et occupe la région de façon permanente.*

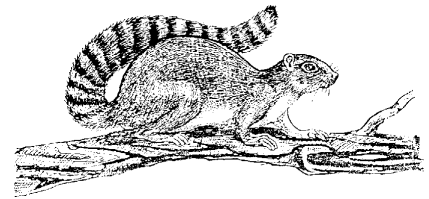
<sup>1</sup> L'explorateur renommé Savorgnan de Brazza fit le pacte de sang avec beaucoup de chefs dans la région, et a su mettre en avant «la mise en jeu des intérêts commerciaux» entre Européens et ces Africains (Rabut 1989).

celles venant du sud, elle constituait dans sa pointe extrême un passage étroit et obligé. Plutôt qu'un lieu d'origine ce fut avant tout un lieu de passage et de rencontre, ce qui fait toute sa complexité. A cela s'ajoute le fait que le confluent Mambéré-Kadeï est revendiqué comme origine de migration par une quantité de groupes divers: il en va ainsi des Kako, Maka, Bakota et Fang (Baumann et Westermann 1948).

Il semble nécessaire de présenter ici un aperçu global du peuplement pour comprendre les détails qui suivront. La comparaison des différentes traditions permet de suggérer qu'au milieu du siècle dernier, les rives de la Kadeï et du Mambéré étaient peuplées de populations de pêcheurs, Ngoundi, Ngombe et Pandé. Le centre du triangle et le nord jusqu'aux savanes, étaient pénétrés de deux avancées dont la migration correspondait surtout à des déplacements dus à la recherche de territoires de chasse et à une agriculture itinérante: c'étaient les Kako qui, peut-être venaient de l'ouest, et plus au nord, les Gbaya, qui venaient de l'est en sens inverse. Leur jonction semble avoir été pacifique et donna lieu à des intermariages ce qui contribua parfois à des implantations en mosaïque dues à une cohabitation, parfois à des changements de référence ethnique.

Plus tard, deux groupes principaux de Banda Yangéré qui se déplaçaient vers l'ouest, se heurtèrent, selon leurs dires, aux colonnes Fulbé plus au nord. Ils envahirent la région par le nord en bousculant les populations. Le premier groupe, connu par son chef Koumbé, s'installa sur la rive gauche du Mambéré, fermant ainsi la voie aux migrations vers l'est. Le second, mené par le chef Massiepa s'installa en arc de cercle depuis le haut de la rivière Batouri jusqu'à sa confluence avec la Kadeï non loin de Nola; il fermait ainsi toute la circulation entre le nord et le sud en chassant au passage les populations Kako vers l'ouest et en repoussant, sur les îles, les groupes de pêcheurs. Dans le même temps, les razzia esclavagistes des Fulbé au nord poussaient des petits groupes Gbaya vers le sud, qui s'installèrent le long de la Kadeï, parfois en se mélangeant aux groupes trouvés sur place.

A la suite de ces mouvements, la Haute-Sangha se trouva donc ainsi peuplée dans la dernière moitié du XIX siècle: au nord et à l'ouest se trouvaient les populations Gbaya — c'était le pays «Byand» (appelé ainsi dans les rapports coloniaux), constitué de différents groupes Gbaya temporairement alliés, les Gbaya Buli, Mbusuku et Gbaya Kaka (une fusion de groupes Kako et Gbaya). Au centre se déployaient en arc de cercle les Banda Yangéré qui fermaient les communications entre le nord et le sud. A l'ouest étaient les Kako. Le long des rivières se trouvaient divers groupes: sur la Kadeï, les Bokaré, Gbaya Buli et Boukoum, les Ngombé, les Bakoro; les



*Protoxerus stangeri*  
(Illustration: Bernardin Nabana)

Ngoundi autour de Nola, et en remontant le Mambéré jusqu'au delà de Bania s'égrenaient les Pandé, gens de la rivière et au-delà, de nouveau les Gbaya et Yangéré.

D'après Poupon, les Bokaré, littéralement «les gens de la Kadeï» (appelés Karé autrefois), habitaient ces rives et ces îles. Lorsque les Gbaya Bouli arrivèrent, les Bokaré, inférieurs en nombre et déjà en lutte contre les incursions Kako, se mélangèrent aux nouveaux venus; ils sont considérés maintenant comme Gbaya. Plus au sud les Ngombé, installés vers le confluent Kadeï-Mambéré remontèrent au nord, se scindèrent et une partie se fixa dans les îles de la Kadeï au nord des Bokaré. Leur départ fut peut-être suscité par l'arrivée des Yangéré et de leur chef Massiépa, installés au confluent de la Batouri et de la Kadéï, non loin de Nola. A l'inverse, les Bakoro, descendirent la Kadeï et s'installèrent près de Nola. Au sud-ouest de Nola, les Mpiému, un temps alliés aux Boukoum, puis repoussés par les Yangéré, terminèrent leur migration sur la Diébo. Entre les Yangéré et les Bokaré se trouvaient les Goundi séparés de ceux de Nola.

Enfin un certain nombre de groupes Kako s'éparpillaient dans tout le triangle. De chaque côté de la pointe du triangle on trouvaient d'autres groupes: Mvong-Mvong à l'ouest, Gbaya et Banda à l'est, et Mpiému. Mpiémo et Mvong-Mvong s'enfuirent au nord vers Nola où deux groupes restèrent; un autre s'installa à Moloundou; deux autres partirent au Congo; les deux derniers fuirent vers le nord, vers Berbérati mais ils furent refoulés par les Yangéré alors, ils se dirigèrent vers Yokadouma où ils eurent des rapports toujours hostiles avec les Mvong-Mvong jusqu'au temps des Allemands.

*Quelle que put être la situation au début du XIX siècle (elle restera à jamais inconnue), à partir des années 1840-50, l'hostilité était un état permanent en raison de la conjonction de ces mouvements opposés des groupes ethniques.*

### LES TENSIONS ET LE TROC A LA FIN DU SIÈCLE

Quelle que put être la situation au début du XIXième siècle (elle restera à jamais inconnue), à partir des années 1840-50, l'hostilité était un état permanent en raison de la conjonction de ces mouvements opposés. Ce n'est pas pour rien que les compagnons de Brazza appelaient cette région «la belliqueuse Sangha». Plusieurs causes présidaient à cette situation complexe. La Haute-Sangha fut une voie de passage et un lieu de rencontre: il y eut ceux qui remontaient vers le nord (tels les Mpiému), ceux qui venaient de l'est et du nord-est (Banda et Gbaya), ceux qui venaient du nord (autres Gbaya) enfin, ceux qui venaient de l'ouest puis qui, chassés de l'endroit, cherchaient à y retourner (Kako), sans compter naturellement ceux qui y étaient installés depuis longtemps et qui avaient pu se protéger (Pandé).

Le lent mouvement des Gbaya comme des Kako qui suivaient la recherche de territoires de chasse et de cueillette où l'horticulture fut également profitable, se transforma radicalement. La guerre se développa sous toutes ses formes: conventionnelle et limitée aux pre-

miers tués, rapt, feux, razzia esclavagiste, brigandage, incorporation «ethnique», extermination totale. Les explorateurs eurent à faire la différence entre cette région et les autres situées plus au sud. Alors que Gaillard, envoyé par Brazza en 1891 à la suite de Cholet, remonte sans encombre la Sangha jusqu'à Nola sans avoir à faire un seul acte de violence, Fourneau, qui remontait de Nola au nord en longeant à pied le Mambéré, eut à subir une terrible attaque. Il s'échappa en pirogue en descendant la rivière sans s'arrêter pendant plusieurs jours: «sur les deux rives de la rivière s'élève une foule de villages et des milliers d'hommes se pressent à droite et à gauche, nous criblant de projectiles» (BCAF, Août, 1891). Il ne se trouva à l'abri qu'à Nola.

Le triangle de la Haute-Sangha porte un nom pour les Kako: *Kombokula*, «la forêt à la poudre rouge» et ils prétendent l'avoir habitée dans la première moitié du XIX siècle sans la revendiquer toutefois comme point d'origine. Le contexte géographique n'expliquait pas le tout de l'attraction qu'exerçait le triangle sur les populations, pas plus d'ailleurs que le refuge qu'elle avait pu constituer contre les incursions Fulbé. Son gibier, sa richesse en bois rouge, sa terre hautement fertile étaient autant d'attraits indiscutables vers les quels venaient ces groupes issus d'horizons divers: dans les années vingt de notre siècle, *Kombokula* était encore considérée comme le «gardemanger» de la région. Lieu de la rencontre, lieu magique aux yeux de l'historien comme à ceux qui l'évoquent, il était décrit par les intéressés comme une succession de savane et de forêt riche en arbres fournissant la poudre rouge qui était utilisée comme décoration corporelle (Hilberth 1962).

Ce n'est donc pas une forêt de kola mais de *kula* ou *ngula* dont on râpait l'écorce rouge pour les soins du corps et de sa beauté. La poudre rouge est un signe de reconnaissance pour tous ceux qui sont passés par *Kombokula*. Au Cameroun, dans la région de Bétaré-Oya, les Kako sont encore appelés «les hommes rouges» par leurs voisins. Cette poudre rouge était un bien très recherché et les Banda l'échangeaient contre des armes avec les groupes voisins. Un point intéressant à noter est la renommée (y compris chez les forestiers) de cette région pour sa richesse en bois rouge. Mais alors qu'il s'agit principalement de *Entandrophragma cylindricum*, le «Sapelli» du commerce, c'est un autre arbre, le padouk (*Pterocarpus soyauxii*), qui est désigné par le terme *ngula* ou *kula* dans tout le Congo et qui fut l'objet d'un intense commerce au siècle dernier (Coquery-Vidrovitch 1969 et Bouquet 1969). Faut-il penser que le commerce à longue distance atteignait autrefois cette lointaine région? Tel n'était pas le cas dans la deuxième moitié du XIX siècle. Mais rien ne peut préjuger de ce qui se passa auparavant.

*Lieu de rencontre, lieu magique aux yeux de l'historien comme à ceux qui l'évoquent, il était décrit par les intéressés comme une succession de savane et de forêt riche en arbres fournissant la poudre rouge qui était utilisée comme décoration corporelle . . .*

En effet, nous ignorons tout de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout au plus, peut-on avancer que la lente avancée des Gbaya les avaient vu s'installer dans la partie supérieure de la Haute-Sangha dans ce qui constitue actuellement la région de Carnot, Berberati et Gaza. Ils y rencontrèrent des groupes Kako qui probablement venaient en sens inverse, d'ouest en est. Aucun souvenir d'affrontement entre eux ne subsiste et probablement, ils vécurent dans un voisinage plus ou moins pacifique, ponctués d'intermariages. C'est ainsi que l'on peut interpréter le terme «Gbaya-Kaka» dans la région de Carnot. Le clan dominant des Kako Nbwako de Batouri se retrouve parmi ceux des Gbaya de Carnot et selon les traditions rapportées à Tessman au début du siècle, une partie de ces Kako s'intégra parmi les Gbaya à la suite d'intermariages et d'un déséquilibre démographique en leur défaveur. L'identité ethnique vacille aux frontières des clans (un point sur lequel je reviendrai) car même sans guerre et sans violence, l'identité ethnique peut changer de bord, il suffit d'une supériorité en nombre et d'intermariages entre clans. Ainsi, le terme «Gbaya-Kaka» recouvre-t-il un système clanico-matrimonial et non une catégorie linguistique ou ethnique.

Ce processus d'affiliation clannique fluide fut très fréquent dans la Haute-Sangha mais il fut largement aggravé par l'intensification d'une hostilité généralisée liée à l'arrivée des Banda Yangéré et de la pression Fulbé qui utilisait les uns pour razzier les autres. Certains passèrent des accords avec les Fulbé. Ils perturbèrent la région en razziant pour le compte des Fulbé, certains de leurs leaders étant devenus chef de guerre des troupes Fulbé.

Aussi, ce n'aurait été qu'à l'occasion des invasions Yangéré que les relations se seraient gâtées dans la région. La guerre aurait remplacé des liens fondés sur l'alliance matrimoniale, la seule institution qui permit d'établir des zones de paix et d'échange, des circulations plus lointaines. Ces liens furent rompus parce qu'«il vint un moment où les Gbaya ne respectèrent plus les liens de parenté et c'est ce qui provoqua notre départ», racontent les Kako. Il est dit la même chose des Yangéré, qui, une fois installés, avaient également procédé aux alliances et aux intermariages. Mais lorsque les choses tournaient mal la relation tendait à son contraire et l'alliance se faisait guerre.

Toutefois les Kako «Béra» (Bolesse, Djendjoku, Mékotu, Gwapil entre autres) n'étaient pas des plus pacifiques. Installés de nos jours au Cameroun, à Ndélélé et à Gamboula principalement, ils accusent aussi les Yangéré de les avoir fait partir du Mambéré. En ce temps-là, expliquent-ils, il n'y avait pas de chef comme maintenant; il n'y avait qu'un héros qui était courageux et qui menait leurs expéditions de chasse et de guerre, de la rivière Batouri jusqu'à Bania. Là, certains préférèrent rester:

*La fluidité de l'identité ethnique dans la Haute-Sangha fut largement aggravée par l'intensification d'une hostilité généralisée liée à l'arrivée des Banda Yangéré et de la pression Fulbé qui utilisait les uns pour razzier les autres.*

il s'agit des clans Mbolomo, Mbodjoko, Mbobanga et Nandjemi. D'autres abandonnèrent ce lieu et partirent plus loin au sud et à l'est. On les retrouve à Nola, à Salo, à Bayanga, et quelques-uns à Bambio.

Là-bas comme ailleurs, ils cohabitèrent avec les autres groupes pour former un ensemble connu maintenant sous le nom de Sangha-Sangha. Mais comme dans le cas des Gbaya-Kaka, il s'agit d'un ensemble clanico-matrimonial et certainement pas linguistique. Enfin, certains, cherchant peut-être la paix, avaient migré encore plus loin: au début du siècle, ils se trouvaient sur les cours de l'Ibenga et de la Motaba mais, selon Darré, ils se souvenaient de leur migration qui les avaient fait venir du nord. La description qu'en fait Darré témoigne de l'organisation sociale et du nombre de termes linguistiques de leur origine Kako mais on observe aussi des changements majeurs. Non loin des voies d'échange est-ouest de la Moyenne Sangha, ils ont dû emprunter certaines caractéristiques des autres groupes.

Cette dispersion des groupes n'était qu'un développement de processus antérieurs qui avaient fait de la Haute-Sangha une région caractérisée par une situation pluri-ethnique où aucun groupe ne dominait les autres de façon permanente. Une structure politique acéphale organisait tous ces groupes si bien que la dominance de l'un d'entre eux ne tenait qu'à la personnalité de son leader charismatique, doté de pouvoirs surnaturels. Son émergence ne suivait pas systématiquement les voies de la patrification de sorte que la disparition de celui-ci, la concurrence pour son leadership (ou bien la perte de ses pouvoirs manifestée par des échecs successifs) donnaient lieu à de vives compétitions qui se terminaient souvent par des fissions et la création de nouveaux groupes. Lorsqu'aucun leader n'émergeait, les groupes se dispersaient en hameaux claniques ou multi-claniques sous la responsabilité des notables et des anciens. Il fallait donc qu'en l'absence d'institutions politiques centralisées, d'autres structures organisent la cohésion de ces groupes, et en temps de paix, leurs échanges et la circulation entre eux.

## **STRUCTURE SOCIALE**

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'histoire brassa clans, tribus et individus, mêlant inextricablement des récits contradictoires, redistribuant sans cesse les cartes tribales, claniques et individuelles, interdisant de facto, une description de la structure des groupes qui serait détachée des processus historiques. En effet, les petites factions claniques, résultat d'une fission ou d'une guerre, étaient trop faibles pour résister dans un climat d'hostilité permanente; aussi, certaines d'entre elles, joignaient-elles de leur propre chef des centres importants qui, contre leur soumission, leur assu-

raient protection. Plus tard, les alliances matrimoniales inter-claniques en faisaient sinon des partenaires égaux du moins des alliés intégrés dans une concentration multiclanique qui pouvait revêtir les aspects de la 'tribu' (au sens politique du terme). Mais, à la moindre occasion, ces liens pouvaient se défaire pour rejoindre un autre groupe, un autre leader.

Ces processus intermittents de concentration et d'éparpillement, d'accumulation et de désaccumulation des pouvoirs et des gens étaient rendus possibles en raison de la fluidité de l'organisation sociale. Malgré une institution patrilinéaire marquée et organisée en patri-clans, l'ensemble de ces sociétés étaient soumis à une fluidité qui dépassait le simple processus du cycle de développement familial ou clanique et qui était inscrit dans les divers contextes politiques, économiques, individuels et historiques. Une pareille fluidité interdisait aussi toute définition de ces groupes en termes de «maison» et je ne pense pas que cela ait pu être le cas dans le lointain passé.

Néanmoins, la caractéristique principale de cette structure sociale était, et est encore, l'organisation clanique prise au sens large. C'est toujours en termes de clans que l'histoire orale est racontée. Lorsque Brazza atteint la Haute-Sangha, il décrit lui aussi les groupes en termes de clans. La lignée, le clan, la tribu, l'ethnie, sont représentés partout par un même terme référentiel (*Mbo-*) qui désigne la même notion susceptible de s'incarner en hameau, groupe clanique, tribal ou chefferie occasionnelle; tout dépend de son niveau politique et de l'histoire du moment. C'est donc la fluidité de l'organisation sociale qui permet à un même concept de revêtir des significations parentales, structurelles et politiques différentes et de les rencontrer toutes dans une même région. Le référent ethnique est essentiellement politique: c'est lui qui permet les procédures d'englobement et d'ascription d'un groupe dans un autre, le clan étant par définition indivisible et perpétuel.

Le clan est d'autant plus fondamental que lui seul définit une limite théorique fondée sur l'idée de consubstantialité au nom de quoi l'exogamie stricte est édictée. Même si certaines procédures de recrutement par adoption, rapt, dépendance, liens cognatiques, utilisaient d'autres voies que la patrification, celle-ci, associée à l'exogamie, constituait (et encore aujourd'hui) la structure de base autour de laquelle s'organisaient les groupes. Sa force reposait sur l'idée centrale du sang commun, idée que partageaient toutes les sociétés de la Haute-Sangha et qui donnait également toute son importance politique aux pactes de sang (Copet-Rougier 1997). Lorsque le référent ethnique changeait, le clan subsistait au sein de la nouvelle unité. Il ne pouvait en être autrement face à une situation où les groupes sans cesse se scindaient, fusionnaient, se séparaient à nouveau.

*La caractéristique principale de cette structure sociale était et est encore l'organisation clanique prise au sens large. C'est toujours en termes de clans que l'histoire orale est racontée.*

Un exemple nous est donné dans les traditions Kako qui racontent les aventures migratoires des groupes dits Béra dans la Haute-Sangha: à la suite de leur déplacement jusqu'à Bania, ceux d'entre eux qui ne se dirigèrent pas vers le sud et l'est (cf. *supra*) en repartirent et après avoir franchi la Batouri que tenaient les Yangéré de Massiepa, ils arrivèrent sous l'égide de leur chef Nguembé jusqu'au rocher de Nguku, sur la Kadéï. C'est là qu'ils rencontrèrent les Komba, qui, impressionnés par la puissance de Nguembé, l'accompagnèrent dans son aventure. Selon leurs dires, les Komba étaient dans le passé des Mpiému du clan Mbondja. Maintenant, pour justifier leur ralliement à Nguembé, ils avancent qu'ils étaient les «neveux» des Kako.

Il faut souligner le point, car il revient sans cesse dans les explications historiques: le ralliement politique à un groupe se dit et passe toujours par des liens de parenté et d'alliance où les relations de beaux-frères et d'oncle maternel-neveu, structurent la mise en place des groupes. Il faut donc conclure qu'ils procédèrent à des échanges matrimoniaux par lesquels les Komba se trouvaient en situation de preneurs de femmes. Aujourd'hui, il existe un regroupement de clans dits Kako Komba, mais aussi il existe des clans Komba dans d'autres groupes Kako.

Il y avait d'autres façons plus rudes d'intégrer d'autres groupes bien qu'elles se transformaient en alliance matrimoniale ou relation de parenté. Les Kako Béra nous serviront encore d'exemple. Une fois installés sur la rive droite de la Kadéï, ils s'allièrent à leurs voisins pour combattre les Ngombé installés dans les îles. Après une manœuvre stratégique dûment mise au point, ils attaquèrent de toutes parts et tuèrent le héros des Ngombé. Les Kako exterminèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux, les femmes, les enfants, les chèvres et ils brûlèrent toutes leurs richesses, signe d'une volonté d'anéantissement plus que d'un désir de pillage. Devant une telle entreprise destructrice, les Ngombé survivants se plièrent et demandèrent la paix en disant: «c'est fini, maintenant nous devenons comme vous». C'est ainsi qu'ils furent assimilés aux Kako comme c'était souvent le cas à cette époque: les vaincus devaient vivre avec leurs vainqueurs et s'assimilaient par mariage jusqu'à perdre leur propre référent ethnique mais non leur identité clanique. C'était la coutume disent les Kako, mais c'est aussi ce qui rend si délicates les reconstructions historiques: des groupes disparaissent, de nouveaux émergent et les récits, transmis d'individu à individu deviennent contradictoires au sein d'un même groupe.

C'est pourquoi on peut parler d'un référent ethnique à visée politique mais surtout d'une identité clanique: des groupes entiers changeaient d'appartenance «ethnique». En petit nombre, ils inté-

*... la patrification ... associée à l'exogamie, constituait (et encore aujourd'hui) la structure de base autour de quoi s'organisaient les groupes. Sa force reposait sur l'idée centrale du sang commun, idée que partageaient toutes les sociétés de la Haute-Sangha et qui donnait également toute son importance politique aux pactes de sang.*

graient un clan du vainqueur. Plus nombreux, ils devenaient des sous-clans d'un clan supérieur dont l'origine étrangère serait oubliée en cinq ou six générations. La guerre utilisait la catégorie ethnique pour établir les relations de domination, lesquelles étaient transcrites en termes de parenté qui effaçaient la hiérarchie au fil du temps. La parenté jouait comme facteur limitatif à une construction politique fondée sur une hiérarchie institutionnelle des groupes soumis. Une fois vaincus, ceux-ci devaient s'insérer dans une catégorie parentale et non dans une catégorie politique autonome. C'est le sens de l'expression utilisée par les Ngombé: "nous devenons comme vous." D'abord intégrés comme neveux (c'est-à-dire dans ce contexte comme captifs), ils devinrent un clan Kako à part entière.

Traditionnellement, les captifs, lorsqu'ils étaient pris en petit nombre à la suite d'une guerre ou d'un rapt, étaient intégrés par adoption ou bien étaient gardés en otages le temps de pouvoir les échanger contre ceux qui étaient retenus ailleurs. Il n'y avait pas à proprement parler de statut d'esclave permanent et ceux qui n'étaient pas échangés, étaient adoptés. L'influence Fulbé apporta de notables changements. L'alliance matrimoniale avait également une fonction hautement politique et assimilatrice. C'est grâce à elle que les groupes ralliés au dominant instaurent leurs liens d'interdépendance. Le système matrimonial était partie prenante de la structuration politique parce qu'ils étaient tous deux fondés sur la structure clanique. Par exemple, il est difficile de savoir si les Komba étaient en position inférieure ou non car le temps a effacé ces relations.

En effet, la position de preneurs de femmes revêtait des significations opposées selon les circonstances. En temps de paix, le preneur de femme se trouve en infériorité à l'égard de celui qui lui a fait ce don inestimable ; nous retrouvons la logique de l'alliance matrimoniale qui peut s'appliquer également aux groupes. Les Komba, en prenant des femmes aux Béra, deviennent des beaux-frères et s'agrègent à eux pacifiquement tout en reconnaissant le leadership du chef Béra et de son clan. Ils deviendront globalement les neveux des Béra. Mais, comme dans la relation parentale individuelle, ils seront «rois» chez leur oncle et ils pourront parfois devenir chefs en succédant à ce dernier. En temps de guerre, le preneur de femme est un prédateur; en prenant les femmes des vaincus, (ou par le simple rapt en embuscade) il affirme sa domination. Au lieu que la relation s'instaure par un lien d'alliance entre beaux-frères, elle le supprime au profit d'une relation consanguine hiérarchisée où les enfants issus de ces mariages ont une position ambiguë, en tant que neveux de groupes vaincus. Mais qu'une nouvelle guerre survienne et que les donneurs récupèrent leurs «soeurs» et leurs enfants, ceux-ci auront un statut de neveu-esclave chez leur oncle. Il fallait alors plusieurs générations pour que l'inégalité s'efface.

*Traditionnellement, les captifs, lorsqu'ils étaient pris en petit nombre à la suite d'une guerre ou d'un rapt, étaient intégrés par adoption ou bien étaient gardés en otages le temps de pouvoir les échanger contre ceux qui étaient retenus ailleurs.*

Ainsi, la polysémie des liens de parenté était-elle étroitement liée aux circonstances politiques. Toutefois, une parfaite égalité était susceptible également de s'instaurer par les moyens de l'alliance. Pour mettre un terme à la guerre et sceller une nouvelle alliance, on faisait le pacte de sang entre les chefs ce qui avait une portée considérable<sup>2</sup> (Ainsi que l'avait remarqué — et utilisé — Gaillard en 1891). En effet, dans toute la région, mélanger des sangs différents signifie les rendre semblables, ce qui interdit toute violence entre ceux qui ont procédé à cette mise en contact: en mélangeant leurs sangs, ils sont donc devenus des consanguins car ils portent dorénavant en eux le même sang. La loi interdit de verser son propre sang, c'est comme commettre l'inceste. La rencontre violente ou sexuelle de sangs identiques apporte la faiblesse et la mort. Lorsqu'au combat, on se retrouvait face à face avec un ancien consanguin rapté par l'ennemi et combattant pour celui-ci, toute violence était interdite et ils devaient s'épargner. Il est remarquable que dans toute la Haute-Sangha et malgré son caractère multi-ethnique, le même symbolisme ait parcouru les groupes. C'est ce qui a pu en faire un système régional par les échanges et les circulations qu'un tel symbolisme associé au système de parenté et d'alliance, avait instauré.

En effet, pour renforcer l'alliance politique du pacte de sang, on procédait également à l'échange matrimonial des soeurs (ou des filles) directes, pratique interdite dans le quotidien.<sup>2</sup> Ce qui confirme que la relation hiérarchisée en terme de parenté entre groupes était une relation essentiellement politique. C'était une façon de s'unir dans l'égalité, différente de la relation hiérarchique qu'implique le don d'une femme à sens unique.

C'était donc par les voies de l'alliance et de la parenté que se construisaient les relations politiques, selon que l'on était «neveux» (dominés) ou beaux-frères par don d'une femme (alliés) ou par échange de soeurs (égaux). Ces relations matrimoniales et de parenté qui liaient les groupes entre eux permettaient non seulement les échanges de biens afférant à ces relations mais aussi la circulation des personnes et donc le maintien des réseaux d'échanges plus lointains malgré l'état d'hostilité latente qui régnait, surtout à l'avènement de l'influence Fulbé.

## **LA HAUTE-SANGHA COMME EXTRÉMITÉ LOINTAINE DU SYSTÈME FULBÉ**

Au milieu du XIX siècle, le pays de la Haute-Sangha entre Mambéré et Kadéï était attractif par ses richesses naturelles. Densément peuplé, fortement troublé, il était hautement périlleux. L'impact de l'influence Fulbé qui s'y exerçait avait largement intensifié les relations d'hostilité. Les antagonismes s'accrochèrent, les

<sup>2</sup> Dans les systèmes de parenté de la région, l'échange doit se faire entre soeurs indirectes — ou classificatoire.

*Au milieu du XIX siècle, le pays de la Haute-Sangha entre Mambéré et Kadéï était attractif par ses richesses naturelles. Densément peuplé, fortement troublé, il était hautement périlleux.*

motivations de pillage se transformèrent mais surtout la géopolitique changea avec la constitution de concentrations humaines, commerciales et militaires. Dans la deuxième moitié du siècle dernier, ce n'est pas en termes de groupes tribaux ou ethniques qu'il convient de raconter l'histoire mais en termes régionaux où des hameaux, des villages, des groupes migrants voisinaient avec des implantations humaines concentrées autour d'un chef, centres d'attraction commerciaux, artisans et guerrières dominés par un clan. Autour de ces concentrations rayonnaient sur plusieurs dizaines de kilomètres des hameaux et villages qui se trouvaient dans leur orbite politique et économique.

Bien que situé à plusieurs centaines de kilomètres de Ngaoundéré, cette périphérie lointaine, considérée toutefois comme dangereuse et insoumise, constituait l'un des axes des razzia esclavagistes. Avec la formation de l'empire de Sokoto au début du XIX siècle, se déclencha une traite à longue distance qui toucha la Haute-Sangha. Les États Peuls de l'Adamawa qui se développèrent dans la périphérie de Sokoto, et Ngaoundéré au premier chef, devinrent les fournisseurs les plus actifs de la traite d'esclaves. Si la Haute-Sangha a pu être un lieu de rencontres multi-ethniques contribuant à en faire un ensemble régional désordonné, il ne devint, avec ses extensions futures vers l'ouest jusqu'à Ndélé et Bertoua, un véritable système régional qu'une fois intégré dans la sphère d'influence Peul.

L'Adamawa était lui-même excentré par rapport à Sokoto mais il fournit à celui-ci plusieurs milliers d'esclaves chaque année. On estime généralement à plusieurs millions le nombre d'esclaves que l'Adamawa achemina vers ces marchés; c'est dire la ponction drastique qui fut faite sur les populations. Les États Fulbé se fondaient sur un mode endémique de raids esclavagistes et de guerres aux frontières du territoire. Puisque la majorité des esclaves étaient acheminés dans les autres états, par tribut mais avant tout par vente, la condition de reproduction du système passait par le renflouement permanent du stock d'esclaves qu'on allait chercher au-delà des frontières du territoire.

A la fin du siècle, huit à dix mille esclaves était pris chaque année. L'esclave étant au premier chef un bien d'échange, l'État Peul trouvait dans les razzia «une rationalité auto-construite et auto-reproductive» (Burnham 1995: 158). La nécessité d'un flux constant pour ses exportations, son commerce interne et son armée conduisait l'État Fulbé à être le prédateur de ses périphéries. Mais l'éloignement de celles-ci ne facilitait pas l'entreprise et un système de relais se mit en place qui engloba l'ensemble dans un système régional. L'impossibilité de maintenir le joug sur ces vastes contrées peuplées de gens toujours prêts à se soustraire à la domination Fulbé, la né-

cessité de renforcer les voies caravanières ainsi que le souci d'établir des bases plus lointaines pour les expéditions, furent à l'origine de la création de centres commerciaux et militaires en pays Gbaya.

Le premier de ces relais fut Koundé, créé dans les années 1850. Il connut une grande expansion, base de départ pour les expéditions plus lointaines, centre des échanges commerciaux et de l'administration Fulbé du sud-est. C'est de là que partirent les expéditions contre les franges de la Haute-Sangha à la recherche d'esclaves. Au retour, le Lamido en prélevait la moitié pour lui, puis les chefs de guerre se servaient; le reste était attribué aux guerriers vainqueurs. Koundé levait des impôts sur les caravanes qui voulaient dépasser Gaza. Mais les autres caravanes avaient déjà payé à «Ngaoundéré 6000 cauris par personne et par bête de somme à la rivière Kalébina» (CAOM, Mizon 1895). Koundé, ajoute-t-il, «est l'entrepôt de tout le commerce de l'Adamawa avec les contrées qui arrosent la Sangha et ses affluents, Doumé, Kadeï, Mambéré. Brazza explique:

Un fait remarquable qui a dû se produire déjà à d'autres époques et que j'ai été amené à constater la quantité d'individus plus au moins rattachés aux Fulbés et parlant leur langue qui se trouvent disséminés dans le pays [i.e. la Haute-Sangha], y prennent pied sur les indigènes, préparent les voies à leur expansion et servent ensuite de points d'appuis pour l'organisation du pays (CAOM, Gabon-Congo, III 13 d)

Aux Haoussa,<sup>3</sup> le commerce; aux Fulbé la chose militaire et politique. Après les expéditions Fulbé, le commerce prenait le dessus, aidé en cela par des intermariages avec les femmes du pays; la position de preneur de femme devenait ici supérieure car elle procédait d'une domination et d'une conquête. Les trois principaux items qui attiraient le commerce étaient l'ivoire, la noix de kola et les esclaves bien que d'autres produits y fussent échangés.

A côté des commerçants Haoussa et des chefs liés à Ngaoundéré, les leaders locaux qui participaient aux razzia commençaient à affermir leur pouvoir à travers ces pratiques militaires qui leur offraient esclaves, biens et prestige. Ces nouvelles chefferies razziaient leurs congénères installés en bordure et dans la forêt ce que ne pouvait accomplir la cavalerie Fulbé, impuissante en forêt, et maladroite dans les savanes herbeuses marécageuses.

Lorsque Français et Allemands arrivèrent chacun de leur côté, ils rencontrèrent partout des chefferies établies sur le modèle de Koundé selon une ligne qui suivait en gros le cours de la transition forêt-savane: Bertoua, Batouri, Gaza, Koundé. Elles s'étaient instaurées sous le «leadership» d'un chef charismatique qui avait pactisé

*L'Adamawa était lui-même excentré par rapport à Sokoto mais il fournit à celui-ci plusieurs milliers d'esclaves chaque année. On estime généralement à plusieurs millions le nombre d'esclaves que l'Adamawa achemina vers ces marchés; c'est dire la ponction drastique qui fut faite sur les populations.*

<sup>3</sup> L'usage était de désigner ainsi l'ensemble des commerçants, qu'ils soient Haoussa, Bornouans ou Kanouri.

avec les Fulbé et qui avait su réunir autour de lui un grand nombre de clans pluri-ethniques, soit par la force, soit par l'attrait que constituait à la fois la sécurité et les échanges commerciaux qui s'y développaient.

## GAZA

Le centre de Gaza, situé sur la Boumbé II, affluent de la Kadeï, commandait la Haute-Sangha et son accès. D'après l'explorateur Français Mizon, les environs de Gaza étaient peuplés de nombreux villages installés sur les mamelons dominant la savane. Les différents groupes du triangle se disputaient les lieux, le voisinage, le leadership et les esclaves. Mais tous les flux suivaient l'axe sud-est nord-ouest, vers Koundé puis Ngaoundéré. Gaza y jouait le rôle de pôle attractif. Il existait des pistes reliant les points de cette vaste région. Des réseaux politiques et matrimoniaux permettaient, dans le meilleur des cas, de se déplacer sans être aussitôt attaqué.

Les traditions rapportent que Gaza attirait nombre de clans et que le travail du fer qu'on y faisait était hautement apprécié dans toute la région. On venait de loin y chercher armes et outils. Les Kako Ndobu de Batouri allaient encore au début du siècle chercher à Gaza des armes et surtout les *mboto*, appelée *mboso* en Gbaya. Les *mboto* étaient de large plaques ovales en fer. Une partie en était réservée pour le paiement des compensations matrimoniales. Elles devaient être parfaites et n'avoir jamais servi. Pour s'en assurer, on la passait dans les cheveux et au moindre accroc, la plaque était refusée. Le reste était utilisé à la fabrication des outils en fer qui étaient souvent assurée localement dans les villages par des forgerons. Tessman mentionne également comme spécialité de Gaza les couteaux à trancher et les fers de lance longs et effilés.

Malgré les conflits, tout le monde venait chercher à Gaza le fer qui y était forgé et qui était payé en cauris. On trouvait aussi de l'ivoire venu du sud et du sel amené par les Haoussa. Tous les témoignages décrivent l'abondance des troupes d'éléphants dans la région de la Kadeï et du Mambéré. C'était un motif supplémentaire pour le commerce Haoussa de s'implanter dans la région. Selon Brazza:

Gaza est le centre de commerce de l'Adamawa le plus rapproché de la Mambéré après Koundé, et il sert de base d'opération à une population flottante de Fulbé venus pour vendre leur bétail et leurs chevaux, et d'Haoussa qui achètent du kola et de l'ivoire avec des marchandises apportées du nord. Un magister qui sait à peine lire le Coran y tient une école. On y trouve des traitants qui viennent de Yola et du Bornou. Il s'y tient journallement un petit marché, et le

*Les trois principaux biens qui attiraient le commerce étaient l'ivoire, la noix de kola et les esclaves bien que d'autres produits y fussent échangés.*

cauri sert de monnaie courante. On y abat et on débite un boeuf tous les deux jours, et les vides faits sont comblés par des arrivages de Koundé (CAOM, Gabon-Congo, III 13 d).

La politique pro-Fulbé de Brazza l'empêche de «voir» et d'indiquer le principal objet d'échange: l'esclave. (Il n'en parlera que bien plus tard). Il décrit ainsi le «gouvernement indirect» des Fulbé dans ces contrées lointaines: lors que les populations se soumettent sans batailler, les chefs deviennent les représentants du Lamido et sont entourés de ses représentants, des Haoussa en général. Ils «constituent avec leurs familles le noyau autour duquel viennent se grouper les petits traitants étrangers au pays, dont le contact assimile les populations et dont l'agglomération forme de petits centres de commerce comme Gaza».

A Gaza comme ailleurs, le commerce semblait florissant si l'on en juge par les témoignages: esclaves, ivoire, kola, vannerie, petit bétail, nourriture étaient échangés contre sel, habits, tissu, viande, fer, cuir et armes selon les règles du marché fixées par les Haoussa. La monnaie d'échange était le cauri ce qui témoigne de l'influence des réseaux commerciaux venant du nord et non du sud. Les premiers colonisateurs étaient frappés, en arrivant dans la région, de la différence avec le sud. Les habits Fulbé y étaient nombreux, et quelques fusils venaient également du nord. Les épées Fulbé étaient l'apanage des chefs ainsi que les chevaux. Les titres honorifiques Fulbé (Yérîma, Kaïgama) remplaçaient les termes usuels pour désigner les chefs et les notables. Même les stratégies défensives empruntèrent aux Fulbé et les centres comme Gaza étaient entourés de fossés défensifs. Il y avait donc une coupure très nette entre la Haute-Sangha entièrement tournée vers le nord-ouest sous l'influence politico-commerciale Fulbé et la Moyenne-Sangha, tournée vers le sud et l'aboutissement du commerce à longue distance congolais.

Pareille coupure entre Haute et Moyenne-Sangha s'explique par les pôles d'attraction divergents des populations, les unes vers le nord-ouest, les autres vers le sud. Pour les premières, ces pôles étaient éminemment politico-économiques. Selon Gaillard, en 1891, les seules armes à feu qui se trouvaient dans la Haute-Sangha venaient du commerce Haoussa et du système Fulbé: les fusils à silex, la poudre et les perles anglaises y étaient échangées contre de l'ivoire (*Bulletin Colonial de l'Afrique Française*, Octobre 1891: 16 Gaillard). Aussi loin que cela paraisse, les réseaux d'échange joignaient cette région à Yola où les Anglais, sur leur ponton, écoulaient leur marchandise (les perles anglaises). Ainsi, le commerce à longue distance du sud ne rejoignait pas celui du nord. En 1891, la jonction n'était pas faite et lorsque Gaillard accorda une concession pour l'établisse-

*Tous les témoignages décrivent l'abondance des troupeaux d'éléphants dans la région de la Kadeï et du Mambéré. C'était un motif supplémentaire pour le commerce Haoussa de s'implanter dans la région.*

ment d'une factorerie hollandaise dans le secteur Sangha-Boumba-Njoko il affirmait que les marchandises européennes n'y étaient pas connues. A Nola, il n'y avait point de voie d'échange qui fasse passer les biens du sud au nord alors que dans la Basse-Sangha, «les indigènes étaient en contact étroit avec les Afourous (commerçants sur le Congo) et exigeaient des fusils à pierre, des silex et des étoffes contre leur ivoire» (*ibid.*).

Mais des facteurs supplémentaires empêchaient la rencontre des deux grands courants commerciaux et politiques. C'est que le sud de la Haute-Sangha était loin d'être pacifique et que les populations barraient la route (un phénomène constant avant et pendant l'arrivée des colonisateurs). Le processus de formation politique centralisée, fondée sur la razzia et la traite des esclaves, n'avait pas atteint partout le même degré de transformation. Dans la Haute-Sangha où les soumissions temporaires n'avaient pas occasionné l'avènement d'une chefferie incluse dans la hiérarchie peul, la turbulence s'inscrivait dans les rivalités et les alliances passagères des chefs et des clans. Elles s'inscrivaient également dans les intérêts changeant à l'égard des Fulbé, tantôt pactisant avec eux et devenant leurs intermédiaires privilégiés dans les réseaux d'échange, tantôt se révoltant et coupant les voies commerciales. Dans ces contrées, le peu d'organisation commerciale était souvent remplacé par le pillage et le brigandage.

### LE COMMERCE REDÉFINI PAR LA COLONISATION

Les premières observations qu'a fait Brazza en 1892 sont un bon témoignage de la situation de l'époque. Frappé par l'extrême densité de population, il remarque que «cette région constitue la voie d'expansion et de commerce des Fulbé vers le sud» qui se prolonge jusqu'au confluent Mambéré-Sangha sur les territoires du chef Yangéré Massiepa, et touche à sa limite au sud-ouest à Ndélélé (au Cameroun). L'instabilité de la région était accrue par les ambitions des différents leaders, Gbaya, et Yangéré principalement, qui essayaient de tirer leur avantage de cette situation. Ceci exigea de la part de Brazza une fine appréciation des relations politiques entre tous ces groupes. Il ne tomba pas dans le piège de l'ethnicité et traita ces affaires en termes de groupes, de clans et de leaders. Du reste, les différents noms utilisés pour désigner les populations; N'dris, N'déré, Bayanda etc., s'évanouiront de la littérature coloniale et disparaîtront des cartes «ethniques».

Brazza décrit ainsi la situation politique de la Haute-Sangha:  
La population très dense et vigoureuse est dispersée en hameaux très rapprochés et divisés en clans dont l'alliance temporaire réunit parfois et déplace des bandes de mille à

deux mille guerriers sous l'autorité d'un seul chef. Elles peuvent aussi entreprendre des expéditions que les populations riveraines de la Sangha et celles du sud seraient incapables de tenter, et auxquelles elles ne peuvent résister (CAOM, Gabon-Congo, III 13d).

Il trouve là la raison des replis sur les îles et les îlots de la Sangha des populations riveraines. Il rend responsable de cet état d'instabilité l'influence des Fulbé et des Haoussa vis-à-vis desquels ces mêmes populations qui imitent leur organisation sociale sont malgré tout hostiles:

Le manque de stabilité de ces groupements dû à des intérêts tout à fait temporaires et locaux fait que ces masses qui dévastent parfois de grandes étendues de pays, seraient incapables de contribuer au maintien de la sécurité et de coopérer à l'organisation d'un pays qui serait très prospère si tout le monde n'était constamment sur le qui-vive et prêt à s'enfuir dès qu'on apprend que tel ou tel chef réunit ses guerriers (*ibid.*).

Mais les hostilités de la région s'aggravèrent à l'arrivée des Français. Les chefs de la Haute-Sangha, tous plus ou moins liés (pacifiquement ou violemment) au système Fulbé et à son commerce, se voulaient chacun être l'intermédiaire privilégié entre celui-ci et les nouveaux arrivants. Chacun y voyait un intérêt économique et politique sans concevoir que cet intérêt passerait en réalité par la soumission aux nouveaux arrivants. Ces ambitions exigeaient la neutralisation des voisins et les dernières guerres trouvèrent leur raison d'être dans cette volonté politique. A Bania, les Pandé cherchaient à retenir Brazza dans sa progression vers le nord; près du futur Berberati, le chef Djambala faisait de même. En 1894, les Yangéré de Massiepa s'interposèrent en s'alliant avec les Byanda (chef Bafio) pour couper la route vers Gaza et empêcher Brazza de traiter directement avec les Fulbé. Enfin, les Gbaya de Djambala luttèrent contre les Yangéré pour les mêmes raisons. Bref, si Brazza trouva une région hautement instable et conflictuelle, sa présence ne put que l'accroître; toutefois, sa perspicacité politique lui donna une idée claire de ces enjeux.

Tous les rapports coloniaux de l'époque insistaient sur le fait que les tribus de la région étaient intéressées par un commerce direct avec les firmes européennes et ceci d'autant plus qu'ils ne connaissaient pas encore les pratiques coloniales (Käzelitz 1968: 40). C'était le moyen pour elles et pour leurs chefs d'étendre leurs activités commerciales que monopolisaient les Haoussa, d'accroître égale-



*Manis tricuspis*  
(Illustration: Bernardin Nabana)

ment leur pouvoir d'attraction, leur prestige et leurs biens. A cela s'ajoutait une troisième raison, à savoir l'hostilité permanente entre tribus voisines que surent utiliser les colonisateurs, allemands comme français: s'attacher la bienveillance et le commerce des Blancs constituait un avantage certain sur les ennemis. Pour ce faire, il était fréquent de tuer les émissaires envoyés par les groupes voisins à la rencontre des Blancs afin de conserver l'avantage donné par la présence coloniale.

A cet égard, le cas du chef Bafio, est exemplaire. Bafio avait été l'instigateur de l'attaque de la mission Fourneau et il avait su lever contre l'expédition tous les villages situés le long du Mambéré. Brazza explique la politique de Bafio: il devenait ainsi «maître des communications entre nous et les Fulbés et pensait pouvoir monopoliser à son profit et au profit de ses alliés le commerce des Fulbés et Haoussas avec la Mambéré» (CAOM, Gabon-Congo, III, 13 d). «Des vues aussi étendues sur les affaires générales» s'expliquent, selon Brazza par les événements précédents: lors de la conquête de Bello, chef de guerre de Ngaoundéré, entre 1878 et 1887, Bafio était «le principal chef du pays situé entre la Mambéré et la Kadeï»; il s'était rallié aux Fulbés et avait été l'un de leurs principaux auxiliaires de la conquête. Dès le départ de Bello, «il était devenu le principal promoteur du soulèvement contre les Haoussa et les Fulbés Il avait préparé un plan longtemps à l'avance et fait exécuter avec un tel ensemble que du jour au lendemain les Fulbés et Haoussa dispersés dans le pays avaient été massacrés (...)». Seul Ngaouchobo avait résisté. Celui-ci était «un des grands esclaves d'Hardo Aïssa et l'un des principaux chefs de guerre adjoint de Bello dans la campagne dirigée vers le sud. Il s'était constitué un réseau par des mariages, des alliances avec des chefs secondaires plus voisins de la Mambéré». Il résista grâce aux nouvelles techniques de défense (des larges fossés entourant les villages) et à ses nouveaux alliés.

Lorsqu'il s'agit de punir Bafio de son attaque contre Fourneau quelques années auparavant, Brazza s'allia avec Ngouachobo pour disperser les forces de Bafio qui perdit tous les clans ralliés à lui; ils se disséminèrent dans la région dans une mosaïque de petits villages. Il réapparut plus tard lorsqu'en 1894 toute la région se souleva. Au confluent Mambéré-Kadeï, Massiépa, ami auparavant des Blancs (il aida Fourneau), s'était allié avec Bafio. A eux deux, ils menaçaient de couper les communications entre Bania et le nord soumis aux Fulbés. Les routes n'étaient plus sûres au point que dût être évacué le petit poste de Batouri (à ne pas confondre avec la ville kako de Batouri, située plus à l'ouest), situé entre Bania et Babadja. La résistance s'accrut vers l'île de Comassa jusqu'à l'éclatement du conflit, début 1894, qui eut lieu sur la rivière Batouri où Massiépa avait levé six mille guerriers munis de cinq ou six cents fusils.

*Mais les hostilités de la région s'aggravèrent à l'arrivée des Français. Les chefs de la Haute-Sangha, tous plus ou moins liés (pacifiquement ou violemment) au système Fulbé et à son commerce se voulaient chacun être l'intermédiaire privilégié entre celui-ci et les nouveaux arrivants.*

La révolte fut réprimée et fin 1894, la Haute-Sangha était sous l'emprise de l'administration coloniale. L'enjeu de cette révolte ne fut pas la défense d'un territoire au nom de l'indépendance mais le contrôle d'une zone intermédiaire qui mettait en contact le commerce lié au système Fulbé au nord et celui des blancs au sud. En l'absence de toute institution de pouvoir centralisé, le contrôle des voies commerciales était un puissant moyen de maintenir et d'accroître le leadership des chefs de guerre de la Haute-Sangha. Un tel enjeu permit l'alliance entre des chefs, ennemis de tout temps, dans le but d'empêcher que Fulbé et Français puissent traiter directement. L'intérêt commercial avait réalisé ce que l'intérêt politique n'avait pu faire.

Ces ambitions devaient cesser rapidement avec la convention de Berlin de 1894 qui attribua la région de Ngaoundéré aux Allemands (qu'ils ne soumièrent qu'en 1901). L'épisode de Tchakani en 1896 au cours duquel Goujon, laissé en place par Brazza, écrasa les forces Fulbé, ne faisait qu'anticiper la politique que, de son propre aveu, Brazza aurait eu à tenir à l'égard des Fulbé qui continuaient à engager des razzia esclavagistes sur un territoire devenu français. La loi coloniale faisait suite au système Fulbé.

En même temps que la politique pro-musulmane s'écroulait, émergeaient les critiques envers Brazza et les difficultés financières du Congo. La Haute-Sangha, par son éloignement coûtait cher, pour le moment ne rapportait rien et avait perdu son caractère d'vital dans la course au Tchad. En 1897, l'occupation de la Sangha fut réduite au minimum, à savoir un seul poste à Carnot. L'effacement de l'administration coloniale devant le régime concessionnaire conduisit au pillage des richesses, caoutchouc et ivoire et à une relative confusion des pouvoirs coloniaux et concessionnaires (Coquery-Vidrovitch, ce volume).

L'exploitation intensive des richesses de la Haute-Sangha allaient commencer en même temps qu'Allemands et Français entraient en concurrence pour le contrôle des voies commerciales. Les Allemands n'établirent la jonction qu'en 1899, après la fondation à Moloundou de la station allemande de la Sangha-Ngoko. Von Stein, préoccupé par la politique commerciale de la région fit son possible pour détourner les flux commerciaux au profit du Cameroun reproduisant ainsi les anciennes politiques commerciales Fulbé.

Les diverses questions qu'ont posées jusqu'à présent les négociations (...) permettent d'entrevoir dans un avenir proche une nette amélioration des relations commerciales dans la partie est de la région [i.e. la Kadéï]. Les commerçants Haoussa continuent d'envoyer de l'ivoire à

*En l'absence de toute institution de pouvoir centralisé, le contrôle des voies commerciales était un puissant moyen de maintenir et d'accroître le leadership des chefs de guerre de la Haute-Sangha. Un tel enjeu permit l'alliance entre des chefs, ennemis de tout temps, dans le but d'empêcher que Fulbé et Français puissent traiter directement. L'intérêt commercial avait réalisé ce que l'intérêt politique n'avait pu faire.*

Ngaoundéré et de là, vers la compagnie anglaise du Niger-Congo. En retour, les produits importés pour la plupart de la compagnie anglaise, sont le sel, des perles, des tissus; peu de fusils et de munitions. (DKL 1902: 42-44)

L'explorateur von Stein note qu'au sud, les réserves d'ivoire sont épuisées à la suite du commerce Haoussa. Le petit commerce du caoutchouc dépend des fluctuations du marché Haoussa qui fait monter les prix et il estime que son développement ne trouvera un plein essor que lorsque le commerce de l'ivoire sera épuisé. Il rejoignait l'opinion de Brazza lequel prévoyait également une rapide disparition de l'ivoire dans toute la région. C'est dire l'intense activité d'échange concernant l'ivoire, le seul item que l'on retrouvait de part et d'autre des deux zones de commerce. Mais cela ne préoccupaient guère les commerçants et les colons Européens, ce désavantage étant compensé par la richesse en caoutchouc de toute la région. Celui-ci connu son heure de gloire et tout le pays comme les hommes furent soumis à une mise en coupe réglée ainsi qu'à une exploitation totale qui le laissa exsangue en richesse comme en hommes (Coquery-Vidrovitch, ce volume).

*L'exploitation intensive des richesses de la Haute-Sangha allait commencer en même temps qu'Allemands et Français rentraient en concurrence pour le contrôle des voies commerciales.*

## BIBLIOGRAPHIE RESTREINTE

NOTE: A cause du décès de l'auteur, ce qui suit restera une bibliographie restreinte. Ce volume lui est dédié.

- Baumann et Westermann. 1948. *Peuples et civilisations de l'Afrique*. Paris: Payot.
- Bouquet, A. 1969. Féticheurs et médecines traditionnelles du Congo (Brazzaville). Paris: ORSTROM.
- Burnham, P. 1995. Raiders and traders in Adamawa: slavery as a regional system. *Païdeuma* 41: 153-176.
- Copet-Rougier, E. 1997. Tu ne traverseras pas le sang. Corps, parenté et pouvoirs chez les Kako du Cameroun. In *Corps, parenté, pouvoirs*, M. Godelier et M. Panoff, eds., Vol. II: 87-108. Paris: Archives Contemporaines.
- Coquery-Vidrovitch, C. 1969. *Brazza et la prise de possession du Congo-la mission de l'Ouest Africain 1883-1885*. Paris-La Haye: Mouton.
- \_\_\_\_\_. 1972. *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930*. Paris: Mouton.
- Darri. Les Kaka de l'Ibenga-Motaba. *Bulletin de la Société Géographique*.
- Hilberth, J. 1962. Les Gbaya. Uppsala: *Studia Ethnographica Upsaliensia*.
- Hilberth, E. et J. 1968. Contribution à l'ethnographie des Gbaya. Uppsala: *Studia Ethnographica Upsaliensia*.
- Käzelitz, R. 1968. Kolonialeroberung und Widerstandskampf in Süd-Kamerun. Dans *Kamerun unter Deutscher Kolonialherrschaft* II: 11-55. Berlin: Deutscher Verlag der Wissenschaften.
- Rabut, E. 1989. *Brazza, Commissaire Général*. Paris, EHESS.
- Tessmann, G. 1934. Die Baja, Teil I. Stuttgart: Strecker und Schroder.
- \_\_\_\_\_. 1937. Die Baja, Teil II. Stuttgart: Strecker und Schroder.

**SOURCES D'ARCHIVES**

Traditions orales relevées par l'auteur, village par village, dans la partie camerounaise et limitrophe de la région concernée.

Archives coloniales française: Yaoundé, Cameroun.

Centre des Archives nationales sur l'Outre Mer (CAOM) Aix en Provence, France; Fonds Afrique Équatoriale Française (AEF).

Archives coloniales Allemandes, Berlin, Allemagne: Kolonialabteilung.

Bulletins coloniaux:

Bulletin Colonial de l'Afrique Française (BCAF).

Bulletin de La Société Géographique.

Deutsches Kolonialblatt (DKL).

ELISABETH COPET-ROUGIER a travaillé avec les Mkako du Cameroun, en étudiant leurs utilisations de leur environnement, leurs identités vis à vis d'autres groupes, et plus récemment, leurs rôles dans l'histoire de la région. A cause d'une maladie, elle n'a pas pu assister à la conférence de Yale. Mais elle nous a quand même envoyé cette communication. Son décès, suite à sa maladie soudaine, nous affecte profondément.

Bibliographie sommaire:

1983. Chasseurs, Pasteurs, Agriculteurs: Rencontre dans un Milieu de Contact Forêt-Savane. Dans *Milieu Naturel, Techniques, Rapports Sociaux*, C. Raynaut, ed. Paris: Editions du Centre National de la Recherche Scientifique.

1985. Contrôle masculin et exclusivité féminine chez les Mkako de l'est-Cameroun. Dans *Femmes du Cameroun: mères pacifiques, femmes rebelles*. Paris: Karthala.

1987. L'Antilope Accouche Toujours de l'Elephant (Devinette Mkako): Etude de la transformation du mariage chez les Mkako du Cameroun. Dans *Transformations of African Marriage*, D. Parkin and D. Nyamwaya, eds. Manchester: Manchester University Press for the International African Institute.

Pour des renseignements sur le travail de Elisabeth Copet-Rougier, veuillez contacter: Laboratoire d'Anthropologie Sociale, 52 Rue Cardinal Lemoine, 75005, Paris.